

Extrait 2 :

Acte 2, tableau 2 : pages 159 à 163,

La métamorphose de Jean.

Situation du passage :

Bérenger est venu pour s'excuser. Jean l'envoie promener, il est agressif. Sous nos yeux, Jean se modifie : la peau, une bosse, la voix. Jean prend la défense de monsieur Bœuf. Il s'agit d'abord d'un problème de conflit entre la morale et la nature. Deux conceptions du monde s'opposent alors : Jean est le partisan de la force, Bérenger le partisan de la morale humaniste (valeurs humaines, système de valeurs). Mythe de l'intégrité primordiale. Répétition du verbe démolir. "humanisme périmé". C'est le mythe de l'homme nouveau.

- **La fin d'une amitié.**
- **Une métamorphose.**
- **Une modification du système idéologique.**

Extrait 3: La volonté individuelle

Acte 3 : pages 245 et 246 ; la tirade (ou monologue ?) de Béranger

- **Monologue traditionnel**
- **Mais monologue original.**
- **C'est aussi une scène très théâtrale.**
- **Une crise identitaire.**
- **Béranger, un héros malgré lui.**
- **Ou un antihéros ?**

VII/ Donner du sens à l'absurde ?

Dans sa préface à l'édition scolaire américaine, reproduite ensuite dans Notes et contre-notes, Ionesco donne en novembre 1960 d'intéressantes précisions. Le passage est capital, le voici dans son intégralité :

« En 1938, l'écrivain Denis de Rougemont se trouvait en Allemagne à Nuremberg au moment d'une manifestation nazie. Il nous raconte qu'il se trouvait au milieu d'une foule compacte attendant l'arrivée de Hitler. Les gens donnaient des signes d'impatience lorsqu'on vit apparaître, tout au bout d'une avenue et tout petit dans le lointain, le Führer et sa suite.

De loin, le narrateur vit la foule qui était prise, progressivement, d'une sorte d'hystérie, acclamant frénétiquement l'homme sinistre. L'hystérie se répandait, avançait avec Hitler, comme une marée. Le narrateur était d'abord étonné par ce délire. Mais lorsque le Führer arriva tout près et que tous les gens, à ses côtés, furent contaminés par l'hystérie générale, Denis de Rougemont sentit, en lui-même, cette rage qui tentait de l'envahir, ce délire qui "l'électrisait". Il était tout prêt à succomber à cette magie, lorsque quelque chose monta des profondeurs de son être et résista à l'orage collectif. Denis de Rougemont nous raconte qu'il se sentait mal à l'aise, affreusement seul, dans la foule, à la fois résistant et hésitant. Puis ses cheveux se hérissant "littéralement", dit-il, sur sa tête, il comprit ce que voulait dire l'Horreur Sacrée. A ce moment-là, ce n'était pas sa pensée qui résistait, ce n'était pas des arguments qui lui venaient à l'esprit, mais c'était tout son être, toute "sa personnalité" qui se rebiffait. Là est peut-être le point de départ de Rhinocéros. »

Quel engagement ?

Notes et contre-notes, IONESCO, 1970

Mais les gens d'aujourd'hui ont une peur atroce et de la liberté et de l'humour ; ils ne savent pas qu'il n'y a pas de vie possible sans liberté et sans humour, que le moindre geste, la plus simple initiative, réclament le déploiement des forces Imaginatives qu'ils s'acharnent bêtement à vouloir enchaîner et emprisonner entre les murs aveugles du réalisme le plus étroit, qui est la mort et qu'ils appellent la vie, qui est ténèbre et qu'ils appellent lumière. Je prétends que le monde manque d'audace et c'est la raison pour laquelle nous souffrons. Et je prétends aussi que le rêve et l'imagination, et non la vie plate, demandent de l'audace et détiennent et révèlent les vérités fondamentales, essentielles. Et même (pour faire une concession aux esprits qui ne croient qu'à l'utilité pratique) si les avions sillonnent aujourd'hui le ciel, c'est parce que nous avons rêvé l'envol avant de nous envoler. Il a été possible de voler parce que nous rêvions que nous volions. Et voler est une chose inutile. Ce n'est qu'après coup qu'on en a démontré ou inventé la nécessité, pour nous excuser de l'inutilité profonde, essentielle de la chose.

Inutilité qui était pourtant un besoin. Difficile à faire admettre, je le sais. Regardez les gens courir, affairés, clans les rues. Ils ne regardent ni a droite, ni à gauche, l'air préoccupé, les yeux fixés à terre, comme des chiens. Ils foncent tout droit, mais toujours sans regarder devant eux, ils font le trajet connu d'avance, machinalement. Dans toutes les grandes villes du monde c'est pareil. L'homme moderne, universel, c'est l'homme pressé, il n'a pas le temps, il est prisonnier de la nécessité, il ne comprend pas qu'une chose puisse ne pas être utile; il ne comprend pas non plus, que, dans le fond, c'est l'utile qui peut être un poids inutile, accablant. Si on ne comprend pas l'utilité de l'inutile, l'inutilité de l'utile, on ne comprend pas l'art ; et un pays où on ne comprend pas l'art est un pays d'esclaves et de robots, un pays de gens malheureux, un pays de gens qui ne rient pas ni ne sourient, un pays sans esprit ; où il n'y a pas l'humour, où il n'y a pas le rire, il y a la colère et la haine. Car ces gens affairés, anxieux, courant vers un but qui n'est pas un but humain ou qui est un mirage, peuvent tout à coup, aux sons de je ne sais quels clairons, à l'appel de je ne sais quel fou ou démon se laisser gagner par un fanatisme délirant, une rage collective quelconque, une hystérie populaire



. Les rhinocérites, à droite, à gauche, les plus diverses, constituent les menaces qui pèsent sur l'humanité qui n'a pas le temps de réfléchir, de reprendre ses esprits ou son esprit, elles guettent les hommes d'aujourd'hui qui ont perdu le sens et le goût de la solitude. Car la solitude n'est pas séparation mais recueillement, alors que les groupements, les sociétés, ne sont, le plus souvent, comme on l'a déjà dit, que des solitaires réunis. On n'a jamais parlé d'«incommunicabilité» du temps où les hommes pouvaient s'isoler; l'incommunicabilité, l'isolement sont, paradoxalement, les thèmes tragiques du monde moderne où tout se fait en commun..., où l'homme ne peut plus être seul. Ionesco.

Notes et contre-notes Éditeur Gallimard, 1962